

EXTRAITS DE PRESSE

Du front à l'asile, 1914-1918, Hervé Guillemain et Stéphane Tison

Presse écrite

Le Maine Libre, 6 février 2014

Ces soldats de 1914-1918 que la Grande Guerre a rendus fous

Le 3 août 1914, c'est la guerre. Outre les millions de morts, des hommes en perdront la raison. C'est le sujet d'étude de deux universitaires manceaux.

Propos recueillis par Jacques GUICHARD

Le Maine Libre » : Vous êtes les auteurs de l'étude qui va servir de base à une conférence donnée ce vendredi au Carré Plantagenêt. Sur quoi travaillez-vous ?

Stéphane Tison : Nous sommes tous les deux maîtres de conférences à l'université du Maine. Hervé Guillemain est spécialiste de l'histoire de la médecine, singulièrement psychiatrique. Moi je suis spécialiste d'histoire militaire, particulièrement de la Première Guerre mondiale. Et quand deux chargés d'étude se rencontrent cela donne un ouvrage (ed Alma) « Du front à l'asile ».

Quelle est l'atmosphère au moment de la déclaration de guerre ?

Le 2 août 1914, c'est la mobilisation. Le 3, la guerre est déclarée. Les régiments sarthois partent le 5 août. Comme tous les Français ils ne s'y attendaient pas, ils sont « saisis » par la guerre.

Vous vous attachez particulièrement aux cas de folie. Pourquoi ?

Il s'agit de ces hommes qui sont devenus fous, soit au moment de la mobilisation pour la guerre en 1914, ou qui le sont devenus au cours des combats, voire après. Ce fut un phénomène inédit. Jamais il n'y avait eu, évidemment autant de cas de ce genre. C'est d'ailleurs un phénomène qui n'est pratiquement pas traité ailleurs en France.

Comment avez-vous travaillé ?

Nous sommes partis de sources locales à partir des 370 dossiers de la région militaire Le Mans-Mayenne-Alençon. Dès la mobilisation début août 1914, 10 % des cas que nous avons traités se sont déclarés. Un tiers meurt dans la semaine, fous sans avoir combattu, d'alcoolisme forcené, d'angoisse généralisée, de cafard puis de dépression, des pathologies liées au retour.

Et après ?

Dès 1915, l'État obligeait les directeurs d'asiles à signer un certificat de non-simulation. Ils signaient. La plupart des malades furent démobilisés. Mais à partir de 1916-1917, beaucoup sont remobilisés pour pallier les manques. Des cas que nous avons étudiés, 20% vont finir leurs jours à l'asile. Le plus vieux fut en Mayenne jusqu'à sa mort en 1963.

Géo Histoire, février mars 2014

Quand la peur rend fou

En 1914, les jeunes appelés partirent angoissés au front. Au fur et à mesure que le conflit s'enlisait, certains perdirent la raison. Désespérés par cette guerre sans fin, bouffant de la mort et de l'horreur jusqu'en 1918, ils quittèrent le front pour intégrer l'asile. La psychiatrie, en plein essor avant le conflit, a pourtant tu ces méfaits traumatiques.

L'armée préféra voir en ces hommes des déserteurs ou des malades mentaux de naissance. Cette étude, reposant sur des documents tirés des archives des établissements psychiatriques, redonne voix aux esprits brisés par la boucherie de 1914-1918.

Le cercle psy, décembre 2013

La folie des tranchées

Le carnage inouï causé par La Première Guerre mondiale modifia l'histoire de la psychiatrie. Les ravages psychologiques subis par des soldats jusqu'alors accusés de n'être que des tire-au-flanc posèrent les bases du futur état de stress post-traumatique. Lequel fut promis à un tel succès qu'aujourd'hui son diagnostic est davantage attribué aux soldats américains de l'arrière qu'à ceux au front. Qui l'eût cru ?

Mais Stéphane Tison et Hervé Guillemain, Maîtres de conférences à l'université du Maine, en exploitant des archives médites, tels des livrets militaires retrouvés en établissement psychiatrique, reconstituent le contexte médical et militaire d'alors avec force détails. On suit ainsi le parcours de soldats anonymes rendus fous par les combats apocalyptiques, mais aussi ceux que la mobilisation seule a fait se délabrer, l'alcool n'arrangeant rien, autant de malades dont on ne sut que faire la paix revenue, et que l'on retrouva longtemps dans des hôpitaux psychiatriques. Le quatrième chapitre, glaçant, s'attarde sur la mobilisation de déficients mentaux et de ceux que l'on nommerait aujourd'hui les schizophrènes. Tous ne furent pas réformés ou démobilisés au bout de quelques jours comme ils auraient dû l'être. Et quand bien même, ils furent rappelés au fil du conflit pour servir de chair à canon. Voilà donc l'Armée française parsemée de jeunes gens urinant sur eux, s'arrachant les cheveux, convulsifs, ne comprenant pas toujours les ordres, parfois anormalement exaltés au moment de l'assaut.

J.-F. M.

Lire, décembre 2013

À la guerre ou à l'hosto

Avec la Première Guerre mondiale apparaissent les troubles post-traumatiques. La Grande Guerre montre plus les atroces gueules cassées que les invisibles têtes fêlées. Pourtant, la psychiatrie militaire française balbutiante naît à la veille de 1914-1918. Avec la conscription de masse, il faut opérer le tri le plus rigoureux entre le bon grain et l'ivraie pour forger une armée saine et vigoureuse. Les experts en appellent à une vaste purge « Ces tares, d'où viennent-ils ? » s'exclame le Pr Emmanuel Régis, le maître et pionnier de la psychiatrie militaire. Il faut dégager les dégénérés, délinquants, aliénés de tout acabit. C'est sous les plis d'un drapeau immaculé que l'Armée doit tenir la ligne. Toutefois, à la veille du conflit, la cause est entendue la guerre ne rend pas nécessairement fou mais l'atroce conflit moderne à venir, « guerre de matériel » dont l'artillerie et l'aviation seront les armes imparables, fera changer d'avis Là où l'on prévoit une mort massive par fusillade, c'est le canon de 75 qui présentera sa gueule d'acier Neurologues et ahénistes auront fort à faire Aux pires moments de la guerre, les psychiatres diagnostiquent, traitent et rapatrient vers l'arrière S'il y a très peu de simulateurs, contrairement a une idée reçue, l'hystérie fait un retour massif sur le front et dans les corps mutisme, paralysie, contractures, les cossards, les trembleurs ont senti passer le « souffle du boulet » Les obus et l'ensevelissement inscrivent, sans forcément les blesser, leurs stigmates dans les corps choques Sur ce point, psychiatrie et neurologie vont se disputer le pré carré La fugue obsède le psychiatre errance du traumatisé ou désertion ? Nombre de médecins optent pour la fugue Assurément, ces soldats perdus qui errent dans un no man's land ont perdu le nord L'entrée en guerre provoque des délires polymorphes Des recrues imaginent des Prussiens qui n'ont pas posé un pied en France D'autres, en Bretagne, s'en remettent à la figure tutélaire de la Pucelle tandis que certains craignent, à la folie, d'abandonner la Patrie, alors ultime référence C'est l'un des mentes des auteurs que de montrer que les représentations sociales en circulation imprègnent les individus La démobilisation profitera à cette psychiatrie, point aveugle évoqué avec grand talent par ces deux chercheurs.

Alain Rubens

Le Point, 7 novembre 2013

Des fous dans les tranchées

A partir de la fin de 1914, le manque d'effectifs se fait ressentir. On mobilise donc les « récupérés », débiles, légers, idiots, épileptiques, les déments précoces (la schizophrénie n'est pas encore reconnue). Malgré les circulaires militaires qui les excluent de l'enrôlement, ils vont rejoindre les troupes, tandis que les asiles sont soumis à une surveillance très lâche et que les horribles conditions du front font resurgir des névroses passées.

François-Guillaume Lorrain

Le Monde des livres, 11 octobre 2013

Les mutilés de l'âme

Comment les poilus traumatisés au combat étaient-ils soignés ? Une étude originale répond.

La guerre peut-elle rendre fou ? Habitué au concept de stress post-traumatique, médiatisé depuis la guerre du Vietnam, médecins et citoyens ordinaires de 2013 répondraient « oui » sans hésiter. Avec ses tonnes de bombes déversées sur des combattants épuisés, avec le spectacle qu'elle n'a cessé d'offrir d'horribles mutilations et les deuils par millions qu'elle a fait subir, la Première guerre mondiale est une bonne candidate à une étude des liens entre expériences individuelles comme collectives de la guerre et apparition de troubles psychologiques plus ou moins lourds. C'est sur ce thème original que les historiens Hervé Guillemain et Stéphane Tison se livrent à une étude tout à la fois passionnante rigoureuse et nuancée, *Du front à l'asile*.

À rebours de deux tendances d'une historiographie peu étoffée, ils ne cherchent en effet ni à instruire le procès de la médecine militaire ni à faire de 1914-1918 le premier moment d'une histoire édifiante, celle de la prise de conscience des troubles mentaux liés aux

traumatismes de guerre. Joignant leurs compétences respectives, Hervé Guillemain, spécialiste de l'histoire de la médecine, et Stéphane Tison, spécialiste de la Grande Guerre, ont fui grandes démonstrations et cas d'école pour observer loin du front, le quotidien des effets du conflit dans trois asiles de l'arrière, Le Mans, Mayenne et Alençon. C'est à cette échelle micro-historique qu'ils analysent un phénomène de bien plus grande ampleur que ce qu'en a gardé la mémoire de 1914-1918 : ce sont plusieurs centaines de milliers d'individus qui ont pu, à un moment ou à un autre de la guerre, être examinés pour troubles nerveux ou mentaux. En 1937, 4000 aliénés de guerre étaient encore internés dans les asiles français.

L'étude est fondée sur le dépouillement des dossiers des patients, dans lesquels les médecins de ces asiles tentent de nommer leur mal et d'en dire la cause : à travers la restitution du regard des praticiens, l'une des très grandes richesses du livre consiste donc à sonder l'état des savoirs médicaux ordinaires lors du déclenchement du conflit. Certes, la guerre russo-japonaise de 1905 avait stimulé l'attention sur les troubles liés à l'expérience du combat mais, en 1914, ces articles n'étaient encore connus que de cercles étroits de spécialistes les médecins de ces asiles puisèrent dans une culture médicale plus banale. Au cours de la guerre, toutefois, beaucoup admirent empiriquement le lien entre les épreuves vécues et le malaise psychique d'individus qui ne présentaient pas d'antécédents.

Vies brisées

« Fous furieux », « cafardeux », « mélancoliques », « fugueurs du front », familles endeuillées ou préoccupées occupent dans cet ouvrage le devant d'une scène dont l'arrière est composé par le gigantesque conflit de 1914-1918. En faisant de ces vies toutes simples, brisées pour toujours ou seulement quelque temps, le cœur de la réflexion historique, les deux auteurs participent, pour le meilleur, à une tendance actuelle qui dépasse largement l'histoire et même les sciences sociales : la promotion du récit de vie comme clé de compréhension d'un monde, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui.

Pierre KARILA-COHEN

Pèlerin, 10 octobre 2013

Du front à l'asile, de Stéphane Tison et Hervé Guillemain

Oui, la guerre rend fou, mais cette évidence ne s'imposera qu'en 1917. Une enquête minutieuse éclairée par de nombreux témoignages.

Ouest France, 9 novembre 2013

Du Front à l'asile 1914-1918 : le livre !

Le 11 novembre 1918, à 11 h, les cloches de France sonnent à toute volée. C'est le cessez-le-feu ! En quatre ans, la guerre a fait près de 10 millions de morts et disparus. Le traumatisme est sans précédent et ne s'arrête pas au terrible bilan des pertes humaines. Dans *Du front à l'asile 1914-1918*, ouvrage récemment paru, Stéphane Tison et Hervé Guillemain, maîtres de conférences à l'université du Maine, s'intéresse au sort de ces poilus brisés de l'intérieur. Moins des gueules que des « âmes cassées » en quelque sorte. À partir de très nombreux documents puisés dans les archives des établissements psychiatriques, ils retracent les errances de ces hommes qui ont basculé dans la folie, s'interrogent sur les origines précises de celle-ci.

Libération, 3 octobre 2013

Bon pour l'asile et le service. La psychiatrie face aux traumatisés de la Grande Guerre.

Huit millions et demi de Français furent mobilisés durant la Première Guerre mondiale. On dénombra parmi eux 1 400 000 tués et plus de 4 millions de blessés. Mais combien d'autres, indemnes en apparence, furent atteints de troubles psychiques ? Le décompte est impossible, faute de statistiques et de définition stable des maladies de l'esprit. Mais les asiles d'aliénés se peuplèrent alors de centaines de milliers d'hommes frappés de « confusion mentale », de « marasme mélancolique » ou de stupeur commotionnelle.

Fort des archives conservées dans les établissements psychiatriques de la 4^e région militaire (Alençon, Mayenne, Le Mans), ce livre est le premier à traiter des « blessures invisibles » de la guerre. Il montre d'abord l'ampleur des internements (1130 entrées dans l'asile du Mans par exemple). La première vague, la plus massive, a lieu en août-septembre 1914, liée à l'angoisse de la mobilisation et aux chocs des premiers combats. Les pics suivent dès lors les principales batailles (Verdun, le Chemin des dames, l'offensive allemande du printemps 1918), mais aussi la sortie de guerre, accueillant de 1918 à 1920 des hommes incapables de reprendre le chemin du foyer, terrassés par l'angoisse, la culpabilité, les hallucinations. Cet afflux suscita la nécessaire adaptation du service de santé des armées, qui inaugura en 1916 des structures d'urgence sur le front. Si le conflit ne constitua « pas un terrain d'innovation majeure en psychiatrie », il enregistra cependant quelques inflexions notables, encouragées par le Dr Régis, grande figure de la psychiatrie de guerre.

L'examen de soldats choqués, sidérés ou atteints de psychoses lourdes incita à penser que la guerre, contrairement à ce que l'on pensait jusque-là, pouvait déclencher des troubles mentaux. Les explications traditionnelles (dégénérescence, hystérie, alcoolisme, syphilis) refluèrent et l'on commença à médicaliser d'autres affections comme le cafard et surtout la peur, pensée comme une véritable « lésion de la volonté ». L'impact du pilonnage, l'omniprésence de la mort, la hantise de l'ensevelissement, tout cela donna la certitude que la guerre provoquait des « formes cliniques originales ». Mais les thérapies restèrent en retrait. Seul le médecin chef Clovis Vincent, adepte de la brutalisation médicale, mit au point la technique neuve du « torpillage » par électrothérapie musclée.

Les explications psychiatriques ne firent cependant pas l'unanimité. Les neurologues, que les autorités militaires privilégiaient, se montrèrent moins bienveillants et diagnostiquèrent plus souvent la simulation que la maladie. À compter de 1916, le besoin croissant d'hommes conduisit sur le front nombre de « récupérés », ou « demi-valeurs », dont certains avaient de lourds passés hospitaliers. L'appareil asilaire résista mieux à l'injonction militaire et se révéla une efficace « machine à réformer ». Une conception plus large des troubles mentaux s'y roda, aux sources de la notion très actuelle de « stress post-traumatique ». Mais le livre, centré sur les parcours et pratiques psychiatriques, ne dit pas comment réagirent les autres, camarades, souvent prompts à considérer les internes comme des pleutres, des simulateurs ou des candidats à la pension.

Lire supplément, octobre 2013

Hervé Guillemain

Historien manceau, Maître de conférences à l'université du Maine depuis 2005, il est spécialiste du champ psychologique et psychanalytique. Ses recherches sur l'histoire de la folie et de la psychiatrie ont donné lieu à nombre d'articles et une poignée d'ouvrages.

Internet

La Libre Belgique.be, 26 août 2013

La Grande Guerre a déjà recommencé !

LIVRES : La rentrée des livres d'Histoire très centrée sur le centenaire de...l'an prochain.

De mémoire de chroniqueur historique, nous ne souvenons pas que le 50e anniversaire de la Seconde Guerre ait donné lieu dans les années nonante à une telle mobilisation générale alors que nombre d'acteurs directs du conflit étaient encore de ce monde... Le début des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale qui ne démarrera que dans un an donne déjà lieu à une avalanche de publications d'ouvrages sur cet horrible conflit mondial dont on sait que ce ne fut, hélas, pas "la der des ders".

Tant mieux ! Car ces dernières décennies, l'étude de la Grande Guerre s'est nourrie de moult nouveaux angles originaux de recherche nourries par les (r)évolutions des écoles contemporaines d'Histoire. Le simple récit des batailles, si on ose ainsi s'exprimer de manière quelque peu irrévérencieuse pour les combattants quels qu'ils furent, a fait place à une approche... humaine qui envisage les moindres facettes de cette boucherie sans nom.

Les historiens Hervé Guillemain et Stéphane Tison ont, en effet, retrouvé la parole de ceux qui passèrent du front à l'asile. Car il y eut des brisures physiques mais aussi tant de brisures psychologiques. Un livre interpellant [...]

Christian Laporte

Crimino Corpus, 11 septembre 2013

Du front à l'asile, 1914-1918 (Hervé Guillemain et Stéphane Tison)

« Depuis que je suis parti de la maison de santé mon état ne s'est pas amélioré. J'ai essayé toutes choses : travail, exercices divers, repos, ce travail du cerveau est toujours là, élancement, persécutions, craquements, coups, ronflements, insomnies m'enlevant l'aptitude au travail... Or je n'ai pas de situation personnelle et il m'est impossible en cet état de gagner ma vie. Comme vous m'avez conseillé Monsieur le docteur de m'adresser à mon député pour un secours, je viens d'être forcé de le faire. Il trouve ma demande parfaitement justifiée et me demande de produire un certificat médical attestant mon état nerveux d'origine de guerre. »

Le caporal Daniel D. écrit ces mots en août 1917 au médecin-chef de l'asile d'Alençon. De l'homme de troupe jusqu'à l'officier, ils sont des milliers à souffrir de troubles du comportement ou à revenir délirants du front. Comment interpréter et prendre en charge cette vague inédite de symptômes variés ? Ces hommes dont certains passent en conseil de guerre et d'autres échouent à l'asile sont-ils des déserteurs, des victimes de l'artillerie moderne ou bien des malades mentaux ? La guerre peut-elle vraiment rendre fou ?

Se fondant sur des documents inédits, puisés dans les archives des établissements psychiatriques, Hervé Guillemain et Stéphane Tison font entendre la voix de ceux qui furent brisés par la guerre, les difficultés des familles et la difficile reconnaissance de ce que l'on nomme aujourd'hui le traumatisme de guerre. Des récits vrais, bouleversants dans leur simplicité et leur sobriété, rythment l'enquête. Ils montrent l'ampleur du défi auquel furent confrontés psychiatres et militaires.

<http://criminocorpus.hypotheses.org/6371>

Guerres et conflits, 30 août 2013

Devenus "fous" sous le feu ...

Du front à l'asile, 1914-1918, Stéphane Tison et Hervé Guillemain

Deux enseignants de l'université du Maine, spécialistes pour l'un de la grande Guerre et pour l'autre des pratiques médicales signent ici un nouvel ouvrage sur un thème qui commence à être bien connu, celui de "la folie au front". L'ouvrage extrêmement complet s'ouvre sur le cas particulier d'un ancien poilu qui, après la Seconde guerre mondiale, souffre encore des séquelles "de ce mal confusément situé à la frontière du trouble organique, de la dépression et de la folie" qui le mine depuis 1916. Ayant travaillé en particulier sur les archives de hôpitaux et asiles et sur les dossiers des patients hospitalisés, ils s'intéressent plus particulièrement aux cas relevés en 4e région militaire (Sarthe, Mayenne, Orne, Eure-et-Loir) pour identifier les causes du mal et en souligner les évolutions. Ils traitent ensuite des "Lieux de prise en charge" et de "Comprendre la folie en temps de guerre", avec toute les problématiques liées à la quasi-naissance d'une discipline, aux débats théoriques qui opposent les spécialistes confrontés en particulier aux besoins des armées, aux errements initiaux, aux progrès parfois étonnants mais aussi aux erreurs presque inhumaines. Vient ensuite le temps du retour à la paix et des difficultés de la rééducation avec des moyens parfois peu adaptés et des méthodes diverses, car il faut bien aussi démobiliser ceux que l'on appelle "les fous", atteints de pathologies extrêmement variées dont les symptômes vont de la simple mélancolie à "l'hystérie" et la folie avérée.

Une étude très sérieusement référencée, qui aborde avec finesse des sujets sensibles et dont la conclusion mesurée (sur l'évolution de la psychiatrie de guerre et les structures médicales spécialisées créées durant cette période) mérite d'être lue.

Radio

France Culture, « Du côté de chez soi », chronique de Cécile Gueret, 1^{er} décembre 2013

<http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4744300>

RFI, « Autour de la question », 15 janvier 2014

Par Caroline Lachowsky

Nos invités du jour Stéphane Tison et Hervé Guillemain (maîtres de conférences à l'Université du Maine) s'interrogeront autour de la question suivante : « Pourquoi la guerre a rendu fou ? »

« Depuis que je suis parti de la maison de santé, mon état ne s'est pas amélioré. J'ai essayé toutes choses : travail, exercices divers, repos, ce travail du cerveau est toujours là, élancement, persécutions, craquements, coups, ronflements, insomnies m'enlevant l'aptitude au travail... Or, je n'ai pas de situation personnelle et il m'est impossible en cet état de gagner ma vie. Comme vous m'avez conseillé, monsieur le docteur, de m'adresser à mon député pour un secours, je viens d'être forcé de le faire. Il trouve ma demande parfaitement justifiée et me demande de produire un certificat médical attestant mon état nerveux d'origine de guerre.»

Le caporal Daniel D. écrit ces mots en août 1917 au médecin-chef de l'asile d'Alençon. De l'homme de troupe jusqu'à l'officier, ils sont des milliers à souffrir de troubles du comportement ou à revenir délirants du front. Comment interpréter et prendre en charge cette vague inédite de symptômes variés ? Ces hommes dont certains passent en conseil de guerre et d'autres échouent à l'asile sont-ils des déserteurs, des victimes de l'artillerie moderne ou bien des malades mentaux ? La guerre peut-elle vraiment rendre fou ?

Se fondant sur des documents inédits, puisés dans les archives des établissements psychiatriques, Hervé Guillemain et Stéphane Tison font entendre la voix de ceux qui furent brisés par la guerre, les difficultés des familles et la difficile reconnaissance de ce que l'on nomme aujourd'hui le traumatisme de guerre. Des récits vrais, bouleversants dans leur simplicité et leur sobriété, rythment l'enquête. Ils montrent l'ampleur du défi auquel furent confrontés psychiatres (4ème de couverture de l'ouvrage *Du Front à l'asile* paru chez Alma Editeur).

Hervé Guillemain et Stéphane Tison sont maîtres de conférences à l'Université du Maine (Le Mans) et membres du CERHIO. Hervé Guillemain, spécialiste de l'histoire des pratiques de santé, a notamment publié *La méthode Coué* (Seuil, 2010). Stéphane Tison, spécialiste de l'histoire de la Grande Guerre, a notamment publié *Comment sortir de la guerre ? 1870-1940* (PUR, 2011). Ils ont co-dirigé *Expériences de la folie. Criminels, soldats, patients en psychiatrie (XIXe-XXe siècles)* (PUR, 2013).

<http://www.rfi.fr/emission/20140116-1-pourquoi-guerre-rendu-fou>